

Geert Goiris

*Writing to myself*

7 novembre 2024 – 18 janvier 2025

Vernissage 7 novembre 2024 à partir de 17h.

Ces images ont refait surface alors que je parcourais mes archives un peu distraitemment. Je les ai choisies intuitivement et les ai accrochées sur le mur de mon atelier en changeant constamment leur ordre. Peu à peu, une séquence avec une correspondance interne est apparue. Comme toute communication, cela repose sur un certain degré d'archivage : regarder, trier et classer, temporiser, formuler une réponse. J'aimerais comprendre la signification des opérations que je réalisais sans cesse. À la périphérie de l'intentionnel, tout peut devenir une déclaration, un langage.

D'où vient ce désir de collectionner, de conserver et de retrouver ? Je m'accroche aux traces de mon existence et j'ai confié une partie de ma mémoire à des objets transitionnels. Des photographies, bien sûr, mais aussi des cartes des lieux que j'ai explorés, des tiroirs pleins de tirages qui ne seront jamais montrés, des plans peu susceptibles d'être réalisés. Mon classeur est devenu si encombré que j'ai dû tout jeter, sauf quelques notes et images qui semblaient signifier quelque chose. Si cela ne paraissait pas si prétentieux, je l'appellerais une autobiographie visuelle organisée. Ou s'agit-il plutôt d'une forme d'autofiction ?

Writing to myself spéculé sur la manière dont la technologie élargit nos modes de communication. Les images obtenues avec une caméra peuvent-elles révéler des dialogues intérieurs ? (Ou sont-elles plutôt des monologues ?) Je persévère à photographier sur pellicule argentique parce que quelque chose reste invisible et anticipé. La photographie instantanée est différente : lorsque l'image apparaît sur un écran immédiatement après sa capture, c'est efficace et rassurant. En revanche, une image latente exposée sur pellicule reste obscure. Dès le départ, ce type d'image est une potentialité, attendant d'être activée par un spectateur.

Comme l'a remarqué Baudrillard : « L'essence de la photographie n'est pas d'illustrer un objet ou un événement, mais de se faire événement ». Les mécanismes de la photographie prolongent le fonctionnement de l'appareil. Avant et après l'utilisation de l'appareil photo, le médium continue de cadrer et de focaliser à travers des étapes successives de recherche et d'organisation, de développement et de tirage par contact, de sélection des négatifs, de plongée dans la texture détaillée d'une image grâce à la numérisation à haute résolution ou à l'agrandissement, de recherche d'une surface adéquate en effectuant des essais sur différents types de papier, de renforcement de l'expressivité d'une image en la plaçant dans une séquence ou un contexte.

Après avoir passé ces filtres consécutifs, la plupart des images s'effacent dans un arrière-plan flou. Les tâches répétitives de l'archivage sont abrutissantes, mon attention se relâche et seules quelques images se distinguent. Qu'est-ce qui rend celles qui restent si spéciales ? Émanent-elles d'une sorte de lueur profonde ?

Et si la dichotomie perçue entre la surface et la profondeur n'était qu'une illusion, une idée fautive issue d'une pensée paresseuse ? Nous semblons associer surface à superficialité ; les choses profondes ne brillent pas. La finesse est censée dissimuler la vérité. Et si nous avons tout faux ? Peut-être qu'une surface scintillante nous dit quelque chose. Et si cet éclat rayonnant n'apparaissait que lorsque différentes couches de la réalité se rencontrent ? Lorsque le multivers se plie et que les mondes se touchent.

La physique nous apprend que la réflexion est une propriété matérielle : certaines longueurs d'onde sont absorbées, d'autres réfléchies. La matière répond à la lumière qu'elle reçoit. Dans les croyances anciennes, les objets étaient considérés comme visibles parce qu'ils avaient le pouvoir de se projeter jusqu'à nos yeux. Non pas à la manière de rayons lumineux réfléchis par une substance, mais comme un objet conscient de lui-même qui cherche à atteindre celui qui le regarde.

En donnant forme à des choses invisibles, la photographie pourrait éveiller notre imagination. Si nous le souhaitons, ce médium peut fabuler. Il semble que nous ayons parfois besoin de vivre dans des histoires et des pensées plutôt que dans le monde tangible.

Dans la vidéo projetée ici pour la première fois, une phrase est répétée à l'infini : « Tous les scénarios sont là, tous les chemins que vous auriez pu emprunter ». Ce mantra se transforme en un chœur d'une seule voix multipliée par l'overdubbing, évoquant une polyphonie qui ne pourrait jamais se produire sans l'intervention de la technologie. All the scripts est une vidéo sans histoire, une succession rythmée d'images reliant les archives à l'idée du multivers. Un nombre infini de royaumes parallèles contenant des versions similaires mais légèrement différentes de tout.

—Geert Goiris, 2024

Geert Goiris

*Writing to myself*

November 7, 2024 – January 18, 2025

Opening November 7, 2024, from 5pm.

These images surfaced while browsing through my archive somewhat absent-mindedly. I picked them up intuitively and stuck them on my studio wall in ever-changing order. Gradually a sequence with an inner correspondence emerged. Like any communication, it relies on a degree of archiving: looking, sorting and classifying, temporizing, formulating a response. I wish I could understand the meaning of the operations I endlessly performed. On the outskirts of the intentional, everything can become a statement, a language.

Where does the desire to collect, store and retrieve stem from? I cling to traces of my existence and have outsourced part of my memory to transitional objects. Photographs, of course, but also maps of places I explored, drawers full of prints that will never be shown, plans unlikely to be implemented. My filing cabinet became so cluttered that I had to get rid of everything except a few notes and images that seemed to say something. If it didn't sound so pretentious, I would call it a curated visual autobiography. Or is it rather a form of autofiction?

Writing to myself speculates on how technology expands our communication patterns. Can camera-images disclose inner dialogues? (or are they monologues?) I still insist on shooting on analogue film because something remains unseen and anticipated. Instant photography is different: when the picture appears on a screen immediately after its capture, it is efficient and comforting. In contrast, a latent image exposed on film remains obscure. From its very beginning this type of image is a potentiality, waiting to be activated by a viewer.

As Baudrillard noticed: The essence of the photograph is not to illustrate an object or event, but to make itself into an event. Photography's mechanisms extend the working of the apparatus. Before and after the camera is used, the medium continues to frame and focus through successive steps of research and organization, developing and contact printing, selecting negatives, diving into the detailed texture of an image through high resolution scanning or enlargement, finding an adequate surface by making test prints on different types of paper, reinforcing the expressiveness of an image by placing it in a sequence or context. Passing these consecutive filters, most images fade away into a murky background. The repetitive tasks of archiving are mind-numbing, my attention floats and only few images stand out. What makes the ones that remain so special? Do they emanate some kind of deep glow?

What if the perceived dichotomy between surface and depth is an illusion, a misconception stemming from lazy thinking? We seem to equal surface with shallowness, deep things don't shine. Sleekness is understood to conceal truth. Suppose we got it all wrong? Maybe a glimmering surface is telling us something. What if that radiant glare only happens when different layers of reality meet? When the multiverse folds and worlds touch each other.

Physics teaches us that reflection is a material property: some wavelengths are absorbed, others reflected. The material answers the light it receives. In older beliefs, objects were understood as visible because they had the power to project themselves unto our eyes. Not in the way of light rays reflected by a substance, but as a self-aware object reaching out to its beholder.

By giving form to unseen things photography might activate our imagination. If we want it to, the medium can fabulate. It seems we need to live in stories and thoughts rather than in the tangible world sometimes.

In the video film screened here for the first time, one sentence is repeated over and over: 'All the scripts are here, all the paths you could have taken'. This mantra swells into a chorus of a single voice multiplied by overdubbing, evoking a polyphony that could never occur without technological intervention. All the scripts is a storyless video, a rhythmic succession of images linking together the archive and the idea of the multiverse. An endless number of parallel realms containing similar but slightly different versions of everything.

–Geert Goiris, 2024